

Les prisonniers de guerre en Allemagne 1939-1945



En 1939, Santilly compte environ¹ 150 habitants pour la plupart petits exploitants agricoles. Quatorze d'entre eux vont passer les cinq années de la guerre en Allemagne. Une épreuve pour ceux qui partent et pour les familles qui restent. M. Daniel Marcilly ayant suggéré qu'un Écho de Santilly leur rende hommage, M. Lévêque et lui ont bien voulu évoquer cet aspect de la guerre et rechercher des documents dans leurs archives. Grâce à leur témoignage, nous pouvons imaginer de loin comment ces années de captivité ont été vécues, ici à Santilly et là-bas en Allemagne.

Sous-verre confectionné par Pierre Lévêque pendant sa captivité. Il l'a rapporté à sa famille en 1945.

Prisonniers du jour au lendemain

Louis ALLONOT, Paul et Eugène BERTHIER, Lucien BERTRAND, Louis COGNARD, Paul et Pierre LÉVÊQUE, Marius MARCILLY, Victor MUSSY, Léon NAZARE, Eugène PIERRE, Albert et Léon PIERRE, Louis PIERRE, ils avaient entre 20 et 36 ans quand ils sont partis en Allemagne mais tous n'y sont pas allés de la même façon.

Sept ans sous les drapeaux

Le plus jeune était sans doute Victor MUSSY. Célibataire, il vivait chez ses parents et son oncle âgés, dans la maison qui est aujourd'hui celle de Mme Marrhic. A la déclaration de la guerre, le 3 septembre 1939, il était au service militaire (qui durait alors deux ans). Sans avoir le temps de revenir à Santilly, il a changé de statut. De militaire faisant ses classes, il est devenu soldat combattant, puis prisonnier. Au total, il restera absent pendant 7 années et ne se mariera pas.



Conscrits 1923. Marius Marcilly, né le 5 avril 1903, est au premier rang, le 1^{er} en partant de la gauche. A droite, Marius Marcilly pendant son service militaire.

¹ « 150 » est le chiffre de 1936

Les célibataires puis les pères de famille

Pour les célibataires du village, fiancés ou non, indispensables à leur famille ou non, ils ont dû répondre immédiatement à l'ordre de mobilisation du 1^{er} septembre 1939. Ce fut le cas de Paul et Eugène BERTHIER, Lucien BERTRAND, Louis COGNARD, Paul LÉVÊQUE, Léon NAZARE, Eugène PIERRE, Albert et Léon PIERRE et Louis PIERRE. Ils sont partis début septembre 1939. D'autres jeunes hommes, pères de famille auraient dû en principe échapper à la mobilisation. Dans un premier temps, ils sont tout de même réquisitionnés pour conduire à Chalon les chevaux du secteur, « mobilisés » eux aussi et examinés en conseil de révision. « *Les chevaux seulement, les juments poulinières étaient laissées dans les exploitations* », précise M. Lévêque. Plusieurs hommes de Santilly ont donc « *mené les chevaux* » dont Louis ALLONOT, Pierre LÉVÊQUE, Marius MARCILLY. Ils sont rentrés chez eux mais l'armée les a rappelés peu de temps après. Et ils ont dû laisser là maison, femme, enfants et parents pour rejoindre leur régiment. Ainsi Pierre Lévêque s'est-il trouvé mobilisé dans l'Aisne.

La drôle de guerre

La « drôle de guerre », c'est le nom qu'on a donné aux premiers mois de la guerre, du 3 septembre 1939 au 10 mai 1940. Neuf mois pendant lesquels l'armée française a tenté une seule offensive dans la Sarre avant de se retrancher derrière la ligne Maginot. Pendant plusieurs mois, les armées françaises et allemandes s'observent et se provoquent tout en restant à l'abri de leurs fortifications. On note tout de même 2000 victimes du côté français (morts, blessés, malades). Parmi elles, un habitant de Santilly dont le nom figure sur le monument aux morts: Auguste PIERRE.

Auguste PIERRE allait avoir 30 ans quand il a été mobilisé dans le 608^e R.P (Régiment de Pionniers). Il devait faire partie des jeunes car le 608^e R.P était constitué de soldats âgés d'environ 35 ans. Mal équipés (aussi bien en arme qu'en matériel de travaux), ils étaient affectés sur la ligne Maginot, une zone plutôt calme mais qui présentait des zones exposées aux tirs d'artillerie, là où par exemple les pionniers creusaient un fossé antichar, tâche qui, faute de matériel adéquat, a occupé tout le régiment une bonne partie de l'hiver 1939. Auguste PIERRE est tombé à « Bredeinbach » (département de la Moselle, à 10 km de la frontière allemande) le 27 septembre 1939.



Deux voisins sous les bombes

« Drôle de guerre », pendant laquelle deux voisins de Santilly, Léon PIERRE et Paul LÉVÊQUE se côtoient dans de drôles de circonstances.

Cela se passe en octobre 1939, sur la ligne Maginot dans le secteur de Bitche en Moselle, au nord des Vosges. (La ville avait été évacuée 2 jours avant la déclaration de guerre). Les deux hommes se parlent sous les bombardements en se mettant à l'abri comme ils peuvent, l'un sous un canon transporté sur une voiture tirée par des chevaux, l'autre sous l'ambulance, elle aussi hippomobile. Entre deux rafales, ils reprennent le contact, vérifient qu'ils sont vivants. Le temps leur paraît très long!

Souvent après la guerre, les deux hommes se sont remémoré cet épisode « *On a eu chaud!* » se rappelaient-ils.

Paul Lévêque (le 1^{er} en partant de la gauche) photographié pendant sa captivité. Il avait fait son service militaire comme infirmier. Prisonnier en Allemagne, il est resté dans cette fonction.

La débâcle

Le 10 mai 1940, l'armée allemande lance une offensive qui en un mois aura raison de l'armée française. Privés de commandement, les soldats français essaient de rentrer chez eux. Les plus chanceux y parviendront mais beaucoup sont faits prisonniers comme Pierre LÉVÊQUE arrêté à Romilly-sur-Seine (Aube) le 16 juin 1940 ou comme Louis ALLONOT et Marius MARCILLY interceptés par des soldats allemands alors qu'ils touchaient au but...



Daniel Marcilly a gardé la maison dans laquelle il a grandi. Il avait 18 mois quand son père Marius MARCILLY a été fait prisonnier. Marius marchait avec d'autres camarades (dont Louis ALLONOT) et sans doute étaient-ils ravis d'arriver à Saint-Désert. Plus qu'une douzaine de kilomètres et ils étaient chez eux! Ils s'étaient bien promis de passer par les bois pour éviter de mauvaises rencontres...

Aujourd'hui encore le fils de Marius, Daniel Marcilly ne peut pas s'empêcher de regretter qu'ils aient changé d'avis: « *S'ils avaient marché toute la nuit, c'était bon!* ». Au lieu de cela,

ils se sont arrêtés dans une grange¹ du hameau de Rosey pour y dormir. Et le lendemain matin, des soldats allemands les attendaient en bas du fenil... Ils ne rentreront à Santilly que 5 ans plus tard. Le petit Daniel ne reconnaîtra pas son Papa.

Autre cas touchant, celui de Paul LÉVÊQUE, 26 ans, célibataire vivant avec ses parents à Santilly dans la maison qui est toujours celle de la famille Lévêque. Arrêté à Ecuisses, il a d'abord été incarcéré à Buxy avec quatre autres prisonniers de Messey, le forgeron Marcel Bacherot, Paul Baron, et Philippe Cruchaudet (qui plus tard deviendra le beau-père de son neveu Marc Lévêque). Lequel neveu raconte aujourd'hui: « *Le maire de Buxy avait jugé bon de se porter garant des prisonniers qui, dans la journée, voulaient rentrer chez eux en zone libre à condition de revenir coucher le soir à Buxy en zone occupée. Cela a duré un certain temps mais un jour, ils ont hésité* ». La tentation était grande de ne pas rentrer et le groupe était divisé... Vrai cas de conscience, d'autant plus difficile pour Paul Lévêque qu'il avait perdu son père pendant cette période: « *Paul est arrivé de Buxy un matin, son père était mort²* ». Outre l'implication du maire de Buxy, il y avait l'engagement signé par la belle-soeur de Paul, femme de Pierre (dont on était sans nouvelle) et mère de 3 enfants, et puis le conseil d'un ancien poilu de la guerre de 14, le grand oncle de Paul qui a dit aux cinq jeunes gens mais s'adressant à son neveu: « *Surtout ne fais pas ça!* ». Il craignait les représailles sur la famille. Finalement, Paul et ses camarades sont rentrés à Buxy, non sans hésiter une dernière fois avant de passer la ligne de démarcation à Ponneau³, et le lendemain, ils ne sont pas revenus. Ils étaient partis en Allemagne.

Des dispositions particulières

Certains prisonniers verront cependant leur captivité écourtée du fait de leur situation familiale.

¹ Très exactement aux Marguerons, là où la route de Buxy à Givry est en creux. Elle est limitée à 70 (carrefour, arrêt de bus et maison isolée)

² Pierre Antoine Lévêque est mort le 14 juillet 1940 sans savoir où était son fils aîné Pierre et même s'il était vivant, blessé, prisonnier...

³ La ligne de démarcation passait à Ponneau. La barrière était au niveau du passage à niveau.



Louis Cognard pendant son service militaire

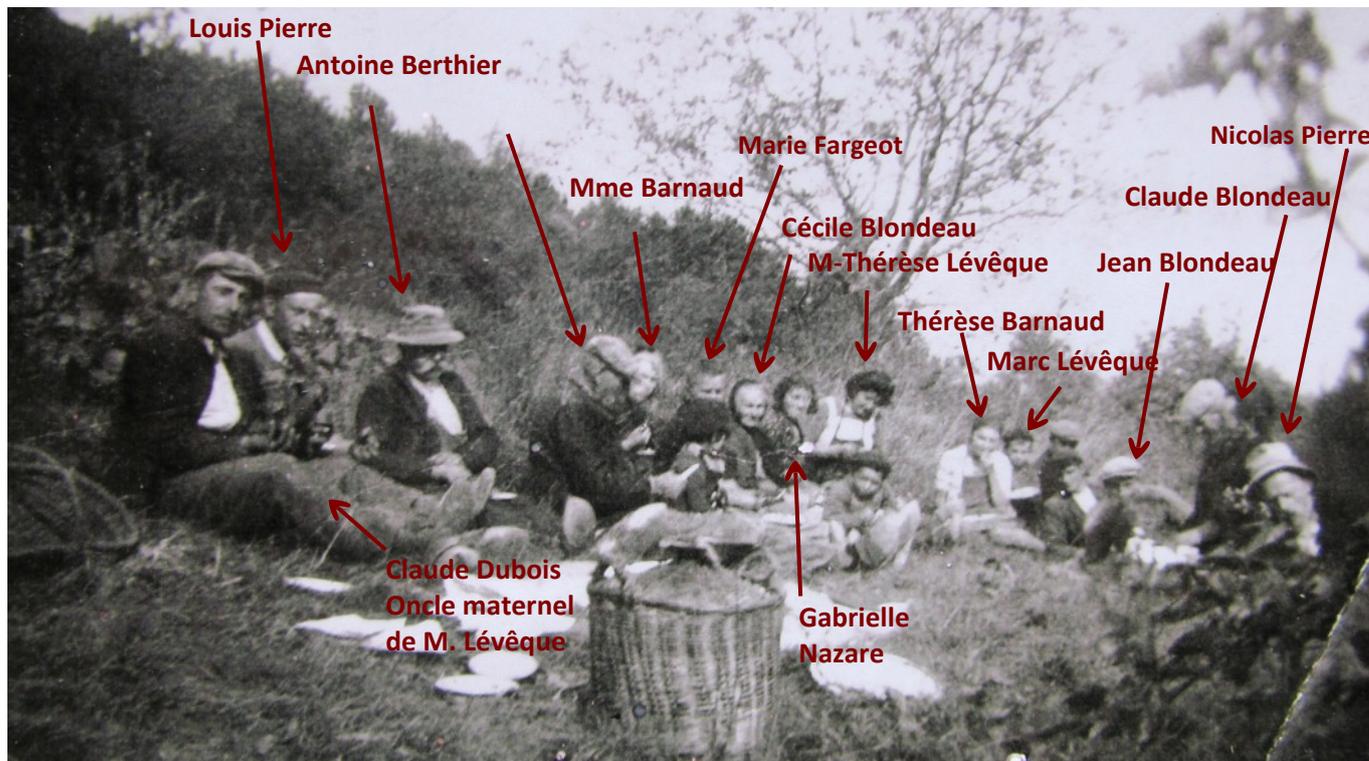
Parce que son frère Auguste était mort dans les premières semaines du conflit, Louis PIERRE, a pu rentrer dès 1942. Il est resté avec ses parents très âgés dans la maison qui est aujourd'hui celle de la famille Do Campo.

Léon NAZARE habitait la maison presque en face de la place, inhabitée depuis le décès de Mme Nazare. Il était l'aîné d'une famille nombreuse dont le père Jean-Marie Nazare est mort le 10 février 1940. C'est Léon Nazare, 28 ans, qui a déclaré le décès au cours d'une permission. Devenu soutien de famille, il a été libéré après un an de captivité. Il s'est marié le 11 avril 1942 avec Jeanne Gabrielle Mussy (la sœur de Victor Mussy prisonnier).

Louis COGNARD¹ n'a pas eu la chance d'être rapatrié et pourtant... Ce jeune homme célibataire qui habitait la maison de M et Mme Raether était comme dit Marc Lévêque « *en voie de mariage* ». Du reste, il s'est marié, par procuration, en Allemagne, de sorte que sa fille Michelle née pendant sa captivité n'a connu son père qu'à sa libération en 1945: elle avait 5 ans. « *L'administration allemande avait bien accepté qu'il se marie par procuration mais il n'est pas revenu pour autant* ».

La vie à Santilly sans les prisonniers

Il n'est resté à Santilly qu'une dizaine d'hommes en âge de travailler. Les autres souvent usés par le travail avaient atteint l'âge de la retraite mais ces mots n'avaient pas de sens puisque le régime de retraite n'existait pas encore. Cela n'arrivera qu'en 1947!



Vendanges 1942: C'est la présence de Louis Pierre, rentré de captivité, qui permet de dater la photo. On note la présence des aînés: Pierre Blondeau et son épouse Cécile, arrière-grands parents de Marc Lévêque et grands-parents de Jean Blondeau, Antoine Berthier, Nicolas Pierre, ancien de la guerre de 14, père de Eugène Pierre qui deviendra le beau-père de Pau Lévêque. Avec eux, les femmes, les adolescents et les enfants représentaient l'essentiel de la main d'œuvre. L'une des femmes était la cuisinière du groupe: Marie Fargeot, grand-mère de Marie-Françoise Guénot .

¹ Louis Cognard était le grand-père de Thierry Lagarde agriculteur à Sercy et de Laurent lagarde, coiffeur à Saint-Gengoux.

Les personnes âgées vivaient de ce qu'elles produisaient. Privées de leur fils valide, certaines se sont trouvées en réelle difficulté. Parlant de M. Pierre, le père d'Auguste et de Louis, Marc Lévêque le décrit comme un homme « *tout plié par le travail* » .

M. Lévêque cite en exemple de parents âgés restés seuls, les époux BERTHIER dont les deux fils célibataires Paul (26 ans en 1939) et Eugène (21 ans) ont été mobilisés dès le 1^{er} septembre 1939 puis faits prisonniers. La famille vivait dans la petite maison juste avant celle de Patrick Rougelet. Le départ des fils les a laissés sans ressources car ils n'étaient plus en état de tenir leur petite exploitation, « *on les voyait partir glaner avec leur tombereau* »...

Eugène PIERRE, célibataire de 26 ans a sans doute beaucoup manqué à sa famille. Il vivait avec ses parents et ses 2 jeunes sœurs¹ dans la maison qui s'est vendue récemment sur la route de Chalon. Son père était un ancien combattant de la guerre de 14 où il avait été blessé. Il a gardé jusqu'à la fin de sa vie un éclat d'obus dans la cuisse.

Très difficile aussi la vie des femmes seules.

Parti dans les premiers, Lucien BERTRAND qui habitait avec sa mère la maison Blanchard à l'entrée du pays laissait derrière lui sa mère, Mme Bertrand, pratiquement impotente et qui a perdu son mari Pierre Bertrand le 4 octobre 1940. Elle ne pouvait pas s'occuper des deux vaches laitières qui représentaient une grande partie de ses revenus.

En l'absence des deux frères Léon et Albert PIERRE, qui habitaient les maisons aujourd'hui occupées par les familles Darche et Brethenet (Michaël), les deux sœurs et leur mère ont conservé l'exploitation pendant la captivité des garçons.

Des femmes seules pour élever les enfants.

Compagnons d'infortune, Marius MARCILLY et Louis ALLONOT ont fait toute leur captivité ensemble. Pendant ce temps, leurs épouses, étaient seules avec les enfants en bas âge et les parents: Madame Marcilly avec son beau-père très âgé et Madame Allonot avec sa belle-mère, veuve de la guerre de 1914. Il leur fallait tenir la ferme pour nourrir tout le monde et élever les enfants! Chez Marcilly, 3 enfants de 12 ans, 8 ans et 18 mois et chez Allonot (la maison près de la bascule qui est aujourd'hui celle de M. Baychelier), 3 enfants également, de 6 ans, 2 ans et quelques mois. « *Les femmes ont eu du mérite!* » insiste M. Daniel Marcilly.



Angèle Marcilly et son mari Marius



Sur ces 2 photos, Marie Blondeau, mère de Pierre (et Paul) Lévêque et sa belle-fille Jeanne Dubois, épouse de Pierre. Avec elles, les 3 enfants de Jeanne et Pierre: Marc, Gabrielle, Bernard.



L' exemple de Marie BLONDEAU est parlant: son mari étant mobilisé, elle a passé la 1^{ère} guerre mondiale seule avec ses deux enfants et la seconde seule avec sa belle-fille et ses 3 petits enfants âgés de 6 ans, 4 ans et 2 ans. Et comble de malheur, elle était devenue veuve le 14 juillet 1940. Marc

¹ L'une de ces jeunes filles, Suzanne, épousera Paul Lévêque (oncle de Marc Lévêque) le 26 juin 1946.

Lévêque ne cache pas son admiration pour sa mère et sa grand-mère dont il dit: « *Elles n'étaient jamais fatiguées. Je me souviens que très peu de temps après les obsèques de mon grand-père, elles ont sulfaté la vigne. Elles nous ont emmenés avec elles sur le char* ». Et d'ajouter qu'entre la belle-mère et la belle-fille, « *Il n'y a jamais eu un mot: elles tiraient sur la même corde!* ».

La tristesse ambiante

Marc Lévêque avait 6 ans quand son père Pierre est parti en captivité. Il a vite compris le malheur qui frappait la famille et le pays. Comme on peut le voir, les événements se sont gravés dans sa mémoire. Ainsi se souvient-il de ce moment grave où sa mère a signé l'engagement de son oncle Paul prisonnier à Buxy. « *J'ai jamais vu les gens gracieux à la maison sauf de temps en temps des permissionnaires du 5ème Dragon¹ qui venaient donner des coups de main* » dit-il, évoquant la tristesse qui planait dans la famille « *J'ai vu beaucoup de gens pleurer* ». Comme on le voit sur la photo de la page précédente (photo envoyée au prisonnier qui l'avait collée dans son carnet), les deux femmes étaient en grand deuil. Dans le même temps, Mme Lévêque a perdu son beau père et son frère tué dans les premiers mois de la guerre.

Solidarité

La solidarité familiale s'est mise en place dès le début de la guerre.



Sur la photo ci-dessous, on voit par exemple l'oncle maternel de Marc Lévêque poser à côté du cheval qu'il venait de sortir du pré inondé par la Grosne. Lui qui avait eu la chance d'échapper à la captivité était venu à la rescousse dans l'exploitation de sa sœur. Pour aider les deux femmes Lévêque, un oncle leur a envoyé René Carette, un tout jeune homme qui travaillait déjà pour lui. Et le coup de main qui devait être temporaire a finalement duré bien au-delà de la guerre, jusqu'au moment où Marc a été en âge de travailler².

L'aide précieuse des jeunes et des aînés



Mais pour les femmes dont le mari était prisonnier, la situation était encore plus critique quand elles n'avaient pas de grande famille derrière elles, ce qui était le cas d'Angèle MARCILLY et de Marie ALLONOT. Leur mari n'ayant ni frères ni beaux-frères susceptibles d'aider, leurs enfants ont dû se mettre au travail très jeunes. Ainsi, Daniel Marcilly se souvient de son grand frère Albert qui a commencé de travailler à 12 ans.

Dans certains cas, les voisins ont également rendu de fiers services. Jean-Baptiste TREMEAU par exemple (grand-père de Dominique Lacour) qui ne cherchait qu'à rendre service. Il attelait ses deux vaches et allait aider chez Allonot.

Autre exemple de solidarité que saluent aujourd'hui Marc Lévêque et Daniel Marcilly. Madame BERTRAND, impotente, a survécu grâce à ses voisins Claude BLONDEAU et son fils Jean BLONDEAU. Tous les jours pendant 6 ans, ils ont nourri et trait

les deux vaches de la famille Bertrand puis vendu le lait au profit de la mère du prisonnier.

¹ Il s'agit des militaires français qui étaient engagés dans l'armée en zone libre et qui ne pouvaient pas rentrer chez eux en zone occupée. Plutôt que de rien faire, ils proposaient leurs services, rémunérés ou pas, dans les exploitations

² Pierre Lévêque et Lucien Bertrand lui ont permis d'entrer à la mine à Montceau. C'est là qu'il a fait carrière.

« *Tous les services rendus par les aînés du village ont été très utiles* » ajoute Marc Lévêque. A ce propos, la photo des vendanges 1942 lui rappelle un fait qui remonte à l'automne 1939. Plus que jamais, il était vital de tuer le cochon dans les familles. Or, les hommes qui auraient pu se charger de cette tâche étaient mobilisés. Pierre Blondeau, octogénaire, qui possédait une formation de boucher a donc proposé ceci: « *Je veux bien vous saigner le cochon mais après vous vous débrouillez. C'est comme ça qu'il a saigné les cochons dans toutes les maisons* ». Et la solidarité a continué après la guerre entre les voisins, par exemple entre Léon Pierre, Marius Marcilly et Pierre Lévêque. M Marcilly évoque ainsi Léon Pierre (père de Marie-Hélène Darche): « *un bon voisin, très courageux, très adroit, qui ne s'intéressait qu'à sa famille* »

La vie des prisonniers en Allemagne



Photo de gauche: le stalag de Wiesing dans le Tyrol autrichien. C'est là que vivent les prisonniers quand ils ne travaillent pas dans les exploitations où ils ont été affectés. Photo de droite: Pierre Lévêque et ses camarades prisonniers. A noter sur sa salopette le sigle KG : *Kriegs Gefangener* ou prisonnier de guerre. La croix désigne un camarade mort en captivité

Marius MARCILLY et Louis ALLONOT ont d'abord séjourné dans la région de Cologne et plus tard à Berlin. Ils travaillaient dans leur ferme la journée et le soir, ils étaient enfermés au stalag. A Cologne, les prisonniers étaient bien traités dans une exploitation tenue par un tandem frère et sœur. C'était plus difficile à Berlin.



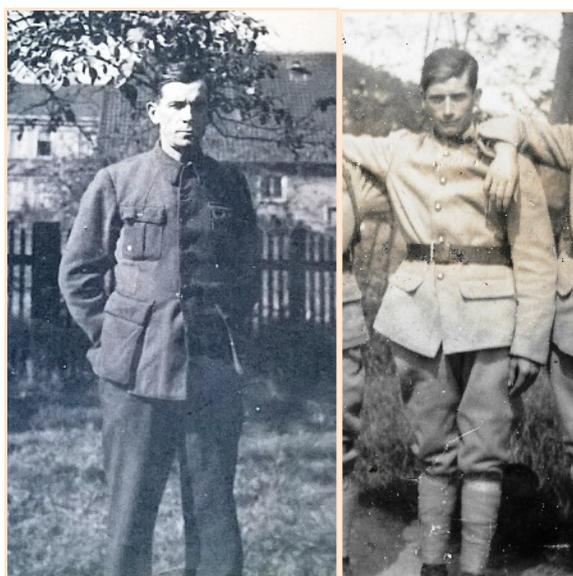
Pierre LÉVÊQUE était également bien traité dans la ferme où il travaillait. En tant qu'agriculteur, il a noté que ses homologues autrichiens étaient à la fois en avance puisqu'ils ensilaient déjà mais en retard parce qu'ils utilisaient encore le dard et qu'ils chargeaient l'ensileuse à la main. Il a convaincu ses patrons d'acheter une faucheuse, ce qui représentait un gros progrès. A la fin de la guerre, la famille allemande qui l'employait a dit à Pierre de fuir avant l'arrivée des Russes et lui a indiqué le chemin à suivre. Plusieurs années après la guerre, Pierre Lévêque est retourné en Allemagne avec d'autres anciens prisonniers et les enfants de la famille allemande sont venus à

Santilly voir « Peta », c'est ainsi qu'ils appelaient Pierre Lévêque. C'est là qu'ils ont découvert que celui qui un jour d'Ascension, avait saboté l'ensileuse... n'était autre que Peta! « *Ils n'en revenaient pas! raconte Marc Lévêque, ils avaient pensé à beaucoup d'autres mais jamais à lui!* ». Ce qui n'a pas pour autant perturbé la visite. Il y avait prescription.

Paul LÉVÊQUE a travaillé dans un hôpital et, dit son neveu, « *il a vu des choses qui l'ont dérangé, les opérations par exemple* ». Une expérience un peu rude mais qui lui a donné des compétences « *A son retour, il a fait l'infirmier pour tout le village. Il disait en plaisantant qu'il connaissait les fesses de tout le monde à Santilly! Il faisait sa tournée en vélo entre Sercy et Santilly* ». A noter que les deux frères, Pierre et Paul Lévêque ne se sont jamais croisés pendant leur captivité.



Ci-contre, deux prisonniers de Sercy, Roger Verchère, père de Louis Verchère et Paul Allonot qui a été longtemps maire de Sercy. Il n'a pas eu d'enfants mais par sa nièce, il est apparenté à Jean-François Clairvoy, l'astronaute.



Quant aux autres prisonniers, nous avons aucun détail sur le lieu et les conditions de leur captivité. Il est donc difficile de faire des généralités mais une chose est certaine. Même si les conditions de détention étaient acceptables, même si les prisonniers pouvaient trouver du réconfort dans la camaraderie ou des dérivatifs comme la musique, (ce qui a été le cas pour Louis ALLONOT, musicien dans l'âme qui jouait de plusieurs instruments), la captivité a été une expérience douloureuse qui a marqué à vie ceux qui l'ont vécue. On le mesure très bien en tournant les pages des 2 carnets de Pierre Lévêque.

Un triste réveillon, le 31 décembre 1940

Qu'il a dû être long et désespérant ce réveillon 1940!

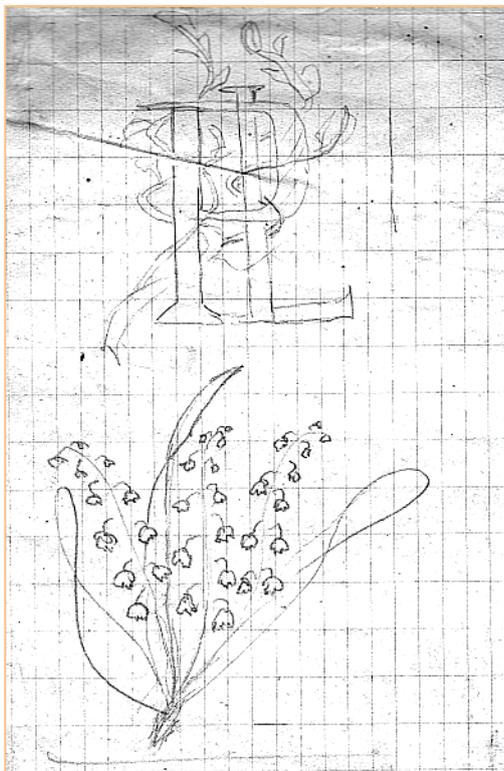
On imagine Pierre Lévêque consigné comme ses camarades dans le baraquement du stalag XVIII A. Pas de travaux extérieurs pour s'occuper. Rien à faire, sinon penser, rêver du pays. Heureusement, Pierre Lévêque a de quoi écrire et dessiner. Alors, il fait les deux. Il copie surtout des chansons sentimentales (*Bohémienne aux grands yeux noirs, Elle s'appelle Françoise*) ou des chansons de soldats (*Le 22^{ème} Chasseurs à cheval de bois, C'est moi qui fait tout...*) dont les paroles ramènent sa pensée à Santilly...

Entre le dimanche 29 décembre et le mardi 31 décembre, il couvre de nombreuses pages en exprimant sa nostalgie. C'est à la fin d'une longue chanson intitulée « *Tout le fourniment* » qu'il écrit « *198^{ème} jour de captivité* ». Le pauvre ne savait pas qu'il devrait attendre encore 1611 jours avant de retrouver les siens.

Arrêté le 16 juin veille de l'armistice, il était arrivé le 8 septembre 1940 en Allemagne. Il reviendra à Santilly le 31 mai 1945.

Le retour de captivité

Wiesing Jembach le 29 décembre 1940 jour de cafard



Intérieur du stalag.
Photo rapportée par Pierre Lévêque. Le soldat de face n'est pas identifié

Ci-contre, 1ère page du bloc notes où Pierre Lévêque recopiait (ou copiait de mémoire?) ses chansons. Ci-dessous, deux extraits significatifs. Il avait également un petit carnet dans lequel il collait les photos qui lui tenaient à cœur.

« *Loin de ceux que j'aime* »

Le peigne le sac à puces
Et même les chaussettes russes
Je vous bien vieux foule c'est fini
Bonne la compagnie
Je retourne au pays. Fin

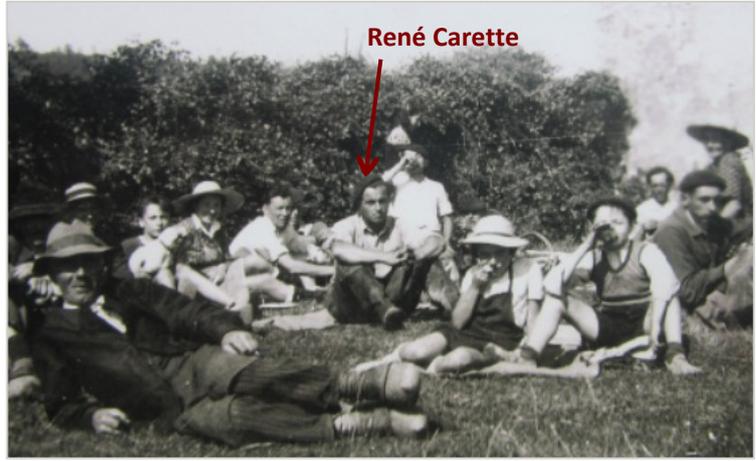
Copier Loin de ceux que j'aime
Wiesing - Jembach le 31 Décembre 1940

Réfrain
Allez nous tous au pas nous occupons pas
si la route monte
Nous savons très bien, qu'elle descend quand on revient
Fin

Aujourd'hui 198^{ème} jour de captivité
Wiesing Byrot autrichien
31.12.40

« *On a regardé cet homme ...* »

Le premier à rentrer fut Louis Cognard, suivi de Lucien Bertrand. « *On a regardé cet homme ...* » dit M. Lévêque qui avait alors 11 ans. Ce qui l'étonnait, c'est que les prisonniers arrivent ainsi sans que rien n'ait annoncé leur retour alors qu'on parlait d'eux depuis cinq ans! « *Ils arrivaient comme ça par le train en gare d'Etiveau, sans prévenir. On entendait dire: Tiens y a un prisonnier qui revient. Ils descendaient au milieu des vignes.* ». Une coïncidence tragique permet de dater précisément le retour de Pierre Lévêque. Au moment où il entrait dans sa cour, le 31 mai 1945, une jeune fille affolée arrivait en courant, cherchant une corde pour sauver sa sœur en train de se noyer dans la Grosne. Louise Shatz, 14 ans, est morte ce jour là, à 8h du matin, noyée dans la Grosne.



La vie retrouvée: à gauche Marius Marcilly. A droite, au premier plan, Lucien Bertrand, futur maire de Santilly.

Les deux témoins ont le même sentiment. Quand ces hommes sont revenus, ils étaient perdus. Ils avaient perdu tout ressort, toute ambition : « *On est déjà revenus, c'est déjà bien!* » disaient-ils. Très vite, ils ont éprouvé le besoin de se retrouver entre eux. C'est ainsi qu'est née la Section des prisonniers de guerre de Santilly et Sercy dont Marius Marcilly a été le président. « *Il y avait plus d'affinités avec Sercy à cette époque* » constatent-ils.

La vie a repris, certains sont restés à Santilly: Louis Allonot, Lucien Bertrand, Louis Cognard, Pierre et Paul Lévêque, Marius Marcilly, Léon Pierre ont retrouvé leur exploitation tandis que d'autres ont quitté le village: Paul et Eugène Berthier ou Albert Pierre.

Cette longue absence a contrarié les destins individuels : certains mariages qui auraient dû se faire ne se sont pas faits. D'autres se sont faits qui n'étaient pas prévus. Mais surtout aujourd'hui, rétrospectivement, les deux messieurs fils de prisonniers se disent : on n'a peut-être pas assez parlé d'eux, on ne les a peut-être pas assez considérés à l'époque. Certes, des jeunes du village ont bien organisé deux ou trois concerts pour collecter de l'argent et envoyer des colis. A leur retour, on a bien fait la fête, mangé et dansé près de la bascule pour célébrer leur retour, mais au delà ce cela, est-ce que l'on a bien mesuré le sacrifice qu'ils avaient dû consentir?

Épilogue

La roue a tourné...

En octobre 1945, Santilly accueillait à son tour des prisonniers allemands pour aider au travail agricole. Plusieurs étaient embauchés dans les exploitations familiales de Santilly et le soir, ils dormaient dans une maison touchant celle de Marius Marcilly. C'est Léon Pierre qui était « *censé les fermer le soir* » précise Marc Lévêque.

Une dernière anecdote pour montrer que dans un sens et dans l'autre, au-delà de la guerre, une relation tout simplement humaine avait pu s'établir entre les captifs et les familles qui les embauchaient. Cela se passe un soir à l'heure du dîner chez Pierre Lévêque. La mère de celui-ci, Marie Blondeau (celle-là même qui avait souffert des 2 guerres), donne le courrier à Arnold le prisonnier allemand qui travaille chez eux. Il lit et il pleure. Elle l'interroge. Il répond ceci: « *Ce soir, je pourrais chanter Je suis seul ce soir car ma femme m'a quitté!* » ...

Un grand merci aux deux témoins ainsi qu'aux enfants et neveux des prisonniers cités qui par leurs recherches ont permis d'illustrer ces pages avec d'émouvantes photos.

Claude Clerc